

Boje moi !

« Le tournesol déchiré »
de Boris Schreiber
(François Bourin)

De l'écriture crue, brutale, où l'Histoire d'hier se télescope à celle d'aujourd'hui : avec Boris Schreiber – son douzième livre –, c'est toujours du fracas. De la « *criation* » qui hurle. Ça commence par les tournesols, « *une forêt de tournesols* », ceux qui, aux portes de Riga, « *se tournent vers la nuit* »... Ça se termine, au moment des années folles – avant les années de folie –, par un poème de sa mère russe Genetchka, exilée à Paris. « *Mon tournesol déchiré, mon belle garçonnette (...)* ». Cette mère abhorrée et adorée.

Entre le début et cette fin, Boris Schreiber raconte le « *vomi* » de sa mère qui, dans son appartement du parc Monceau, se vautre dans ses « *hystéries quotidiennes* ». Elle reconstruit sa vie, cette « *combustion noire* » : ce « *passé, plus ou moins déformant, comme ses rhumatismes* ». Ses hargnes, ses colères, ses cauchemars, sont un fil d'Ariane qui relie la terreur à l'horreur, et les bolchéviques aux nazis, qui remonte le temps et finit par reconstituer « *l'Histoire qui craque, qui avale* ». A l'aide d'un vertigineux mélange des époques !

Devant ce déferlement, ce torrent de lave qui brûle tout, Boris, le film unique, pour ne pas se retrouver « *en mille morceaux* », se multiplie : il abandonne « *l'abus odieux du « je » du livre précédent, " Le Lait de la Nuit "... ce qui le condamne aux " ils "* ». Ainsi ce fils solitaire « *se peuple lui-même avec lui-même* » et « *ils* », ces Borinka pluriels, ne sont pas de trop pour résister aux tumultes maternels, à ses souvenirs qui caracolent, pleins de bruits et de fureur. Ce « *Tournesol* » est une fleur qui éclabousse de sa couleur étincelante toute une existence de « *grumeaux* » : et c'est elle, la mère, par l'écriture de son fils, qui restitue le vacarme d'une époque, la débandade d'un « *sauve-qui-peut* » général.

Ecouter cette mamouchka, et son délire incendiaire, provoque parfois – sous l'éclairage des événements d'aujourd'hui – des étincelles dévastatrices. Ainsi : « *Les marins, les soldats venaient moins à présent, remplacés par la Tcheka, la police secrète sous les ordres du terrifiant Dzerjinski, un Polonais. Il n'appliquait qu'une loi : fusiller. Dzerjinski, ce poète capable de pleurer en lisant Essenine ou Lermontov ! (...) Boris, tu te souviens de ta surprise lors de notre dernier voyage à Moscou ? Nous traversions une place avec au centre un immense monument : Dzerjinski. Et toi alors : " Quoi ? Un monument pour ce flic, ce tueur ? " Tu te souviens ? » Eh oui...*

Ou encore ces Lettons, réquisitionnés pour les basses besognes par le même Dzerjinski... Et ce cri : « *Quand je pense à quoi nous avons survécu ! La Lettonie qui joue à la victime aujourd'hui ? Qu'elle crève ! Mais qu'elle crève Les Lettons, tueurs sous les bolchéviques, tueurs sous les nazis. Et l'Occident imbécile, qui les plaint, qui les dorlote ! Crever, voilà ce qu'ils doivent faire.* » Un roman, comme une « *intolérable tension* » !

Un roman que cet été 1991¹ transforme en brûlot. Mais, sous la braise...

André Rollin

¹ Pour mieux comprendre : « *Pays Baltes. Estonie. Lettonie, Lituanie : le réveil* » (Autrement, 1991). Et « *Atlas des peuples d'Europe centrale* » par André Sellier et Jean Sellier (La Découverte, août 1991).